

Délices et maléfices

Pour n'avoir lu que *La Chouette aveugle*, le livre le plus connu de Sadegh Hedayat, on l'enrôlerait volontiers parmi les compagnons de route du surréalisme. André Breton n'en fut-il pas d'ailleurs « l'inventeur » en France et José Corti le premier éditeur ? Ce serait cependant méconnaître une œuvre à l'inspiration bien plus universelle et diverse, dont ce recueil, initialement publié chez Phébus en 1988, donne un assez juste aperçu. Toutes datées du début des années 30, avant *La Chouette aveugle*, donc, ces dix nouvelles puisent aussi bien à un certain fantastique (« Trois gouttes de sang », « Le trône d'Abou Nasr ») qu'au naturalisme le plus pur (« La femme qui avait perdu son mari », « La sœur aînée »...) Quel que soit le registre, elles ne témoignent pas moins d'une même inquiétude et, surtout, d'une même ironie, parfois sombre au point d'en être amère. Ainsi de ce Hâdji Morâd, marchand de riz au bazar qui, ayant cru reconnaître sa femme dans la rue, s'en prend à une parfaite inconnue, en paie les conséquences et, de honte, se venge illico sur son innocente épouse ! Ou bien de cette Aziz Aghâ,

hantée par le souvenir de ses crimes, qui se console d'un seul coup lorsqu'elle apprend qu'elle n'est pas seule dans son cas. On n'en dira pas plus pour ne pas déflorer des nouvelles dont la chute vient souvent couronner l'ingénieux édifice, mais on se doit d'évoquer encore la plus déchirante d'entre elles, qui voit un chien errant, autrefois choyé, mourir en butte à l'indifférence et à la méchanceté des hommes.

Comment ne pas y voir une préfiguration du destin de l'écrivain lui-même, né à Téhéran en 1903 et suicidé à Paris en 1951 (sa tombe est encore visible au Père-Lachaise), après une vie de solitude errante, essentiellement vouée à la littérature et, accessoirement, à l'alcool et à l'opium ? Si les éditions Corti n'ont jamais cessé de défendre son œuvre (encore, en 2016, avec *Enterré vivant*), aucun antidote à l'oubli n'est à négliger et ce précieux petit recueil s'impose comme une indispensable piqûre de rappel.

Yann Fastier

Trois gouttes de sang, de Sadegh Hedayat
Traduit du persan par Gilbert Lazard et Farrokh Gaffary, Zulma, 180 p., 8,95 €

ALMANACH de Péter Nadas

Traduit du hongrois par Marc Martin, Phébus, 336 pages, 22 €

Ce n'est pas un journal, ce n'est pas un essai, mais un *Almanach*, publié en 1989 à Budapest. Certes pas un almanach pour jardiniers, un calendrier des phénomènes astrologiques et météorologiques, nourri de conseils botaniques, mais une météorologie de son concepteur. De mois en mois, la méditation se confronte au temps et à la mort à venir, attachée à mettre en ordre des souvenirs et à l'examen du présent. Écrivant comme Montaigne « à sauts et à gambades », Péter Nadas se fait entomologiste des comportements, sans manquer de cultiver un élégant phrasé, en particulier lors d'aphorismes brillants : « En butte à nos tourments, à nos luttes, à nos douleurs et nos peines, on ne quitte pas de bon cœur la beauté de l'horreur pour s'éveiller à la morne réalité ».

Ce sont des funérailles, des rencontres inabouties, des notes sur le théâtre, une exploration de la pollution romaine, la désillusion des « fantasmes de débauche », mais aussi de perspicaces réflexions sur la liberté : « Il faut donc tout autant que d'autres personnes ne renoncent en rien à leur liberté individuelle, la liberté nationale fût-elle en jeu, afin que, loin de toute collectivité, cet idéal que d'autres sacrifient dans l'intérêt collectif continue à vivre ». Tout devient, sous la plume attentive de l'écrivain hongrois de la mémoire (né en 1942) dont nous connaissons les vastes opus intitulés *Le Livre des mémoires* et *Histoires parallèles*, depuis les plus immenses rituels de la vie et de la mort jusqu'aux plus minces non-événements, en passant par la lecture de Tite-Live ou une histoire de singes gourmands, matière à écrire, à l'introspection, à l'analyse psychologique et à la hauteur philosophique, comme si seule l'écriture pouvait le protéger, lui permettre une prise sur le monde avant l'effacement.

Thierry Guinhut

D'UN BLEU IMPOSSIBLE de Zdravka Evtimova

Zdravka Evtimova annonce la couleur : ce sera des « contes & nouvelles insolites », et *D'un bleu impossible* encore. La couleur n'est pas seule question soulevée par ce recueil formidable. Il y est notamment beaucoup question d'alimentation, et de toutes sortes, voire de subsistances rares comme dans le texte inaugural, « Le sang de taupe », texte à tout point de vue délectable mais passablement inquiétant. D'une marche discrète et sans falbala, cette nouvelle nous introduit au cœur d'un univers aussi architecturé et plaisant que celui des grands imaginatifs issus d'Europe centrale au siècle dernier. D'un acabit comparable à Beatrix Beck, avec des accents qui rappellent même parfois Annie Saumont ou Gisèle Prassinos, Zdravka Evtimova appartient assurément à la relève des nouvellistes contemporaines. Et si cette seule première traduction ne permet pas de rattraper notre retard – signalons que les USA ont d'ores et déjà intégré « Le sang de taupe » à leurs programmes scolaires... – il nous reste l'espoir repoussé un peu de pouvoir lire plus largement ses romans et la foultitude de ses nouvelles bientôt. On y rencontre des mères abusives, des chiens patients et des médecins suborneurs de future belle-mère, ainsi que quelques exemplaires de cette drôle d'engeance que sont les écrivains : « Il n'y avait pas de quoi manger à la maison, elle restait collée sur son ordinateur comme une chauve-souris, les cheveux épouvantablement ébouriffés, les dictionnaires éparpillés sous la table, par terre, près de l'ordinateur ; Pluie [le chien] était allongé dans son coin. Anna pestait contre les longues phrases, buvait – du lait d'une bouteille, de la bière brune d'une autre –, ce qui faisait briller son regard comme celui d'un malade ». Même peintes avec une pointe d'ironie, ses femmes de lettres sont capables d'entendre la mer battre le recto de leur feuille blanche. Elles peuvent assurément réanimer autant qu'elles le souhaitent les hommes d'un futur hyper-pollué, comme elles peuvent donner leur sang à la multitude. Il semble que cela se soit fait par le passé. Zdravka Evtimova, en tout cas, ne s'en prive pas.

Éric Dussert

Traduit du bulgare par Krasimir Kavaldjiev, Le Soupirail, 152 pages, 18 €